

Centre International Francophone d'Echanges et de Réflexion (CIFER)
Délégation permanente du Sénégal près de l'UNESCO,

**« Rencontre des traditions religieuses de l'Afrique
avec l'Islam et le Christianisme
et la laïcité à partir des écrits de SENGHOR »
UNESCO, Paris, 15 et 16 janvier 2008**

***Quelques parallèles entre religions africaines
et christianisme en Afrique de l'Ouest¹***

**Raphaël Ndiaye,
Chercheur à Enda T.M .
Dakar**

¹ In Actes du colloque « *Rencontre des traditions religieuses de l'Afrique avec l'Islam et le Christianisme et la laïcité à partir des écrits de Senghor* ». – *La voix de l'Afrique dans le dialogue interreligieux*, organisée par le Centre International Francophone d'Echanges et de Réflexion (CIFER) et la Délégation permanente du Sénégal près de l'Unesco, Unesco, Paris, 15 et 16 janvier 2008 ; pp. 62 à 97.

« La civilisation c'est la conscience que prend de son identité commune un ensemble de peuples. C'est la force de leur volonté d'appréhender l'univers à travers la même grille intellectuelle et morale – et de forger ensemble leur destin. C'est leur commune capacité de création historique. C'est la responsabilité qu'ils assument de protéger les mêmes valeurs. C'est donc leur volonté de définir ensemble la politique de leur civilisation. »

Alioune Diop. *Colloque de Cotonou : Les religions africaines comme source de valeurs de civilisation*, 16-22 août 1970.

Introduction

Nous nous proposons de faire quelques parallèles entre religions africaines et christianisme en Afrique, en tenant notamment compte des débats qui ont eu cours sur l'animisme lors du congrès d'Abidjan d'avril 1961, ainsi que des acquis du colloque de Cotonou sur « Les religions africaines comme source de valeurs de civilisation », tenu du 16 au 22 août 1970.

Au congrès d'Abidjan, Melville Herkovits faisait la recommandation suivante : « Il est nécessaire d'examiner ce concept d'animisme si largement employé comme un pot-pourri pour désigner le système africain de croyances. Il fut développé pour la première fois par l'anthropologue britannique de la première période, Edward B. Taylor, qui le définit : La doctrine des âmes et autres êtres spirituels en général. Plus tard dans son œuvre, il élargit le concept et regarda l'animisme comme la forme première de toute religion² ».

Pour sa part Louis-Vincent Thomas considère que l'animisme est « ...d'avantage une attitude philosophique qu'une démarche religieuse ; ...c'est l'une des propriétés métaphysiques des religions négro-africaines. » Dès lors faire de l'animisme « ...l'essence même du religieux c'est phénoménologiquement un non-sens et logiquement une absurdité. Ce qui compte dans la religion, ce n'est pas seulement la vie ou la force, c'est la vie ou la force de la divinité³. »

Nous n'avons pas non plus adopté la formulation courante de « religions traditionnelles africaines », non retenue par le colloque de Cotonou.

Nous traitons donc des religions africaines et du christianisme, en tant qu'ils se situent dans une vision du monde, telle que chaque culture en a élaborée. Ce faisant, nous nous inscrivons dans la logique de la diversité culturelle et du dialogue des cultures, et dans l'avènement d'une civilisation africaine. En effet, ainsi que le note Alioune Diop : « Généralement, dans tout propos sur la religion, il y va d'une notion plus vaste, celle de civilisation. En ce qui nous concerne, il s'agira de la civilisation noire !...Pour survivre, la société négro-africaine doit se connaître comme civilisation et se moderniser, c'est-à-dire : - prendre conscience de soi ; - avoir la maîtrise de soi⁴. »

² In : Meinrad P. Hegba : *Emancipation d'églises sous tutelle Essai sur l'ère post-missionnaire* ; Paris, Présence Africaine, 1976, 145.

³ In : Meinrad P. Hegba : *Emancipation d'églises sous tutelle Essai sur l'ère post-missionnaire* ; Paris, Présence Africaine, 1976, 145.

⁴ In Colloque « Les religions africaines comme source de valeurs de civilisation », Paris, Présence africaine, 1972, p.11.

Faut-il le rappeler : bien qu'annoncée tout au long de nombreux siècles, notamment depuis Moïse – contemporain de Ramès II⁵, 1260/1200 avant JC – la naissance d'un Messie et partant celle du christianisme, sont tributaires de la temporalité et de son déroulement linéaire. Il y'a un avant et un après, entre les deux le présent. En conséquence, le christianisme, malgré sa vocation universaliste, n'est pas arrivé aux « extrémités de la terre » avant que l'humanité fût, ou aux débuts de l'aventure humaine, et ne s'est non plus répandu en une fraction de temps en tous lieux. Des peuples entiers ne l'ont pas connu, ni par volonté d'ignorance, ni par refus d'adhésion, simplement, il n'était pas là ! Et quand bien même l'auraient-ils connu, ils ne l'ont pas attendu pour éprouver la présence d'une transcendance, et élaborer un système religieux. En conséquence, quand le christianisme s'annonce en tant que religion à vocation universelle, il affronte nécessairement le système en place. Que se passe t-il dès lors ?

La démarche que le Christ lui-même a mise en œuvre, tout au long de son ministère, est celle qui provoque une adhésion librement consentie. Pour ce faire, il a enseigné, éclairé, édifié par sa clairvoyance, en offrant un élargissement des repères et une rupture d'avec ces derniers, par sa puissance miraculeuse...En cela, le Christianisme s'est développé comme une **Bonne Nouvelle**, et non au fil de l'épée.

Partis au nom du Christ sur ses pas, mais sans en avoir ni le statut, ni la puissance, les disciples, puis les missionnaires, ont prospecté d'autres terres à évangéliser, autrement dit, dont les peuples doivent mourir à leurs croyances religieuses propres, séculaires ou millénaires, pour naître à la foi annoncée par la Bonne Nouvelle.

La rencontre qui augure de mourir à soi aménage t-elle quelque zones de proximité, d'identification totale ou partielle entre la voie proposée et la voie ancestrale ? Quelles élaborations audacieuses implique t-elle ? De quelle liberté dispose t-on pour ne pas être perçu comme un schismatique face aux « vérités » déjà établies ?

Telle est la perspective dans laquelle nous situons la présente contribution et la soumettons à notre commune réflexion.

Construire une vision du monde

Dans sa relation au réel, l'homme déploie son génie culturel dès l'abord, à travers un ensemble de démarches fondatrices, que l'analyse oblige à distinguer et hiérarchiser, quoiqu'elles puissent se présenter de façon concomitante.

Le réel est **saisi** dans une sorte de perception initiale ; ses composantes et leurs contours sont **distingués** par une démarche de caractérisation et d'exclusion - ce qu'est l'objet et ce qu'il n'est pas - ; et il est nommé au travers d'une expression qui le dit tel que caractérisé, et grâce à un appareil linguistique singulier - la langue concrète mise en œuvre.

Différencié, il est **ordonné** c'est-à-dire **construit**, à travers une organisation des données, qui les structure en un ou des ensemble (s) cohérent (s) perceptible (s) comme de véritable (s) taxinomie (s).

Les concepts de base qui expriment et organisent cette perception initiale sont

⁵ Christian Jacq, dans un récit historique romancé en cinq volumes consacré à Ramès II, fait de Moïse un camarade d'âge de ce dernier, dont il partage l'intimité, à une période où il sent confusément d'abord, puis de plus en plus précisément, l'appel de Yaweh.

assimilables à des **axiomes**⁶ posés par toute culture dès ses origines. Ils portent leur propre justification en eux-mêmes, et fondent l'édifice des représentations du corps social concerné. Ils enracent l'ordonnement du réel à travers l'ensemble des champs qui le constituent, et déterminent les logiques internes de chacun de ces champs, et celles des rapports qui interrelient les ensembles ainsi construits. Ce sont les mythes cosmogoniques qui traduisent au mieux cette démarche de construction.

Par ailleurs, la nomination, par la langue concrète mise en œuvre, est fortement marquée par les structures de cette dernière, au moins au double plan sémantique et syntaxique :

- *au plan sémantique*, avec les procédures de création de termes nouveaux, grâce auxquelles le stock lexical connaît un enrichissement constant et étend l'empire de la nomination ;
- *au plan syntaxique* à travers les règles de détermination de l'ordre des mots dans un énoncé, et dont on sait, grâce à la linguistique, qu'il est très différent selon les langues⁷.

Ainsi, la diversité linguistique porte en elle-même celle de la nomination selon le génie de chaque langue, ce qui implique d'être attentif à ce génie, surtout dans un contexte africain où les langues sont si nombreuses, et malgré la classification qui les ramène à quelques grandes familles.

Par la mise en œuvre de démarches d'observation et d'expérimentation, l'homme élabore et formalise des usages, modélise des savoirs et des savoir-faire, détermine des savoir – être, avec une constance et une cohérence globale, en assure l'accumulation, et la mémorisation, et se constitue de la sorte un capital de références, fait de données matérielles et immatérielles. Si les données matérielles sont perceptibles sous la forme de technologies diverses largement utilitaires, mais aussi d'objets d'art, etc., les données immatérielles sont faites de paroles, de gestes, de sons mélodiques, harmoniques et/ou rythmés, de significations et de symboles, de savoirs, de savoir-faire et de savoir-être, plus généralement d'us et coutumes, jugés essentiels aux yeux de la société, et qui reflètent par ailleurs la fécondité et de la diversité des situations vécues, ainsi que des capacités d'élaboration de réponses appropriées aux contextes spatio-temporels, socio-économiques, politiques, etc.

Dans le cas des cultures africaines en particulier - et sans que ce soit là une exclusivité - il est une autre dimension dans la relation entre l'homme et ce qui l'environne : c'est la conception selon laquelle les éléments du réel sont vivants ou peuvent être animés, et doivent être entourés de respect. Si on dénie la vie à certains d'entre eux, au moins reconnaît-on qu'ils sont animés de forces ou d'énergies, susceptibles d'être mises en branle. **Les cultures africaines ont, de la sorte, pensé le réel en termes de forces ou d'énergies, dormantes ou animées, pour le bien ou pour le pire.** Mais le monde naturel ainsi conçu, n'en épuise pas le réel pour autant, car il est doublé d'un monde invisible, perceptible à ceux qui sont doués de certaines facultés.

⁶ Ainsi et contrairement à la pensée occidentale, les cultures africaines, en général, considèrent que l'homme n'est pas constitué seulement d'une âme et d'un corps, mais ajoutent d'autres composantes à ces deux éléments, notamment un « double », capable de s'extraire de l'enveloppe charnelle pour vaquer à des occupations diverses, dans la proximité ou l'éloignement, tout en gardant toute l'identité et l'individualité de l'être total. Il en découle d'emblée – entre autres – des capacités de bi-location qui ont fait conclure, à l'époque, que de la mentalité des Africains en était à un stade « prélogique ».

⁷ Ce que Michel Foucault traduit dans *Les mots et les choses*, en affirmant que ce qui rend les langues opaques les unes aux autres, plus que la différence des mots, c'est l'incompatibilité de leur succession, certaines plaçant l'action en début de phrase, lorsque d'autres la mettent à la fin.

Les sociétés africaines à tradition orale entretiennent la conviction que le patrimoine ainsi constitué doit être **engrangé**, à l'instar du grain de mil ou de tout équivalent de celui-ci, car chaque héritage ainsi sécurisé, représente quelque chose de singulier et d'irremplaçable, et constitue en réalité, *une parcelle du Bien commun de l'Humanité*, dont celle-ci s'appauvrirait s'il n'était pris en compte⁸.

C'est tout ce capital que l'éducation a vocation de reproduire pour assurer la reproduction de la société elle-même, en lui permettant de persévérer dans l'être.

Mais les acquis préservés et légués à la postérité sont confrontés à une mouvance permanente, liée aux changements que connaît l'existence et ce processus, renforcé par notre accès à la modernité, remet en cause le dynamisme de la reproduction du patrimoine matériel et immatériel, provoque des ruptures dans sa genèse, sa gestion, et sa transmission aux générations présentes et futures⁹.

Ainsi, toute personne appartient fondamentalement à une culture déterminée, qu'elle porte en elle et véhicule, de manière explicite ou implicite. Mais quelquefois, les références culturelles auxquelles on peut s'identifier ne sont pas aussi nettes, et l'on vit une sorte d'écartèlement entre des pôles divers, si l'on ne baigne dans un sentiment de dissolution des repères...

X

X X

La démarche qui vient d'être brossée à grands traits, est communément admise aujourd'hui, car on reconnaît que tous les peuples l'ont mise en œuvre. Les systèmes construits à partir des visions du monde, présentés d'abord comme *primitifs* et *archaïques*, sont dits aujourd'hui *premiers*¹⁰, avec une reconnaissance de leur éminente dignité. Cette reconnaissance a nécessité un long débat au sein de l'Assemblée Générale de l'Unesco, et a abouti à la formulation et à l'adoption, en octobre 2005, par la communauté internationale, de la « **Convention pour la promotion et la protection de la diversité culturelle et des expressions artistiques.** »

Ainsi, il aura fallu plus d'un siècle, depuis que Taylor et d'autres, ont développé le thème du relativisme culturel, avec la parution en 1871, de l'ouvrage : « Primitive culture ». Une assertion de Claude Lévi-Strauss dans les années 50 vient ainsi d'être consacrée : « En vérité il n'y a pas de peuples enfants ; tous sont adultes, même ceux qui n'ont pas tenu le journal de leur enfance et de leur adolescence¹¹ ».

En partant des acquis que voilà, examinons quelques parallèles entre les religions africaines et le christianisme. En raison des limites de cette communication, nous nous appuyerons sur quelques exemples tirés principalement de l'Afrique de l'Ouest,

⁸La pensée dogon est particulièrement explicite à ce titre, qui affirme que la bonne parole, - une portion de ce patrimoine - doit aller et venir afin de féconder le monde. C'était également le propos de Pierre Alexandre dans son ouvrage « **Langues et langage en Afrique noire** », Paris, éd. Payot, 1967, se référant entre autres, à un conte succulent, autant par le contenu que par la langue, de l'auteur nigérian, Amos Tutuola.

⁹ Il s'y ajoute, aux yeux de beaucoup, le doute sur la pertinence d'une entreprise de sauvegarde du patrimoine. « *Va apprendre l'art de vaincre sans avoir raison !* », avait crié la Grande Royale à Samba Diallo, le héros de **L'aventure ambiguë** (Cheikh Hamidou Kane, 1961), mais avec une interrogation angoissante : ne serait-ce pas au risque d'oublier ce qui a été appris ? Or, le dilemme était de savoir si « *Ce qu'on apprend vaut ce qu'on oublie ?* » La réponse a fusé, nette et claire, sous la plume du même auteur : « ... *il est possible d'apprendre sans oublier, et même d'apprendre à nouveau ce qui a été oublié* » (C.H. Kane in : *Les Gardiens du temple*, 1995 : 145).

¹⁰ Cf. Le Musée des Arts Premiers à Paris.

¹¹ In : Race et histoire, Paris, Unesco, 1952, p. 19

en sachant que la question a été amplement examinée par des études spécifiques et de très nombreux travaux de recherche théologique, anthropologique et ethnologique.

Genèse du monde et de l'homme

Tentons un parallèle entre la vision chrétienne du monde, et celles de trois peuples de l'Afrique de l'Ouest : les Dogon, les Bambaras et les Sérères, en nous appuyant sur la bible et les mythes cosmogoniques de ces entités.

- La Genèse : les origines du monde et de l'humanité selon la bible

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était vague et vide, les ténèbres couvraient l'abîme, et l'esprit de Dieu planait sur les eaux ;
Dieu dit : « Que la lumière soit » et la lumière fut ... »

Dieu poursuit son oeuvre – toujours par sa parole – jusqu'au cinquième jour, avant d'en arriver à l'homme auquel le sixième jour est consacré :

« Dieu créa l'homme à son image,
A l'image de Dieu il le créa,
Homme et femme il les créa.

Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-là ; dominez sur les poissons, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre ». Dieu dit : « Je vous donne toutes les herbes portant semence, qui sont sur la surface de la terre, et tous les arbres qui ont des fruits portant semence : ce sera votre nourriture. A toutes les bêtes sauvages, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui rampe sur la terre et qui est animé de vie, je donne pour nourriture toute la verdure des plantes » et il en fut ainsi.¹² »

La genèse du monde et de l'homme selon les Dogon¹³

Amma, Dieu unique, créa 14 systèmes solaires à terres plates et circulaires disposées en pile, les étoiles provenant de boulettes de terre lancées dans l'espace ; le soleil et la lune selon la technique de la poterie, ce qui fait du soleil en un sens « une poterie portée au blanc une fois pour toutes, entourée d'une spirale à huit tours de cuivre rouge », alors que la lune avec une même forme et un cuivre blanc, n'est chauffée que par quartier.

Pour créer la terre, « Le Dieu Amma ayant donc pris un boudin de glaise, il le serra dans sa main et le lança comme il avait fait pour les astres. La glaise s'étale, gagne au nord qui est le haut, s'allonge au sud qui est le bas, bien que tout se passe à l'horizontale...

La terre est couchée mais le nord est le haut. Elle s'étend à l'orient et à l'occident, séparant ses membres comme un fœtus dans la matrice. Elle est un corps, c'est-à-dire une chose dont les membres se sont écartés d'une masse centrale. Et ce corps est femme, orienté nord-sud, posé à plat, face au ciel. Une fourmilière est son sexe, une termitière son clitoris. Amma qui est seul et veut s'unir à cette créature, s'approche d'elle. C'est alors que se produit le premier désordre de l'Univers¹⁴... Au moment où Dieu s'approche, la termitière se dresse, barre le passage et montre sa masculinité. Elle est l'égal du sexe étranger. L'union n'aura pas lieu. Pourtant, Dieu est tout-puissant. Il abat la termitière rebelle et s'unit à la terre excisée. Mais l'incident originel devait marquer à jamais la marche des choses : de l'union défectueuse naquit, au lieu des jumeaux prévus, un être unique, le *Thos aureus*, le chacal, symbole des difficultés de Dieu... »

¹²Nous sommes au sixième jour, terme de la création. In : La sainte Bible traduite en français sous la direction de l'école biblique de Jérusalem ; éditions du Cerf, 1961 : 9.

¹³ Griaule, Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotëmmeli 1966 : 14-17.

¹⁴ Griaule précise : « Ogotëmmeli se tut. Mains croisées au-dessus de sa tête, il tâta les sons divers venant des cours et des terrasses. Il en était à l'origine des calamités, à la maladresse primordiale de Dieu. » (p.17).

La genèse du monde et de l'homme selon les Bambaras¹⁵

Nous reprenons quelques éléments du mythe rapporté par Amadou Hampaté Ba. *Maa Nala* – nom sacré que le Bambara donne à l'Être Supérieur, est le créateur de l'Univers.

« *Maa Nala* est Roi-Dieu. Il créa (l'Oeuf). Il couva cet Œuf. Et l'Oeuf engendra plusieurs choses dont :

- Tuma (temps) ;
- Nyénémaya (vie) ;
- Saya (mort) ;
- Sanfé (haut) ;
- Duguma (bas).

Ce furent là les premiers fils de *Maa Nala* ».

Ces derniers engendreront vingt êtres. Le Roi-Dieu poursuit son œuvre de création avec l'avènement de sept états, répartis entre toutes ses créatures, et qui furent : Rythme, Température, Durée, Couleur, Son, Nombre, Forme.

« Mais voici que *Maa Nala* s'aperçut que, parmi ces vingt créatures, il n'en existait pas une seule qui soit apte à devenir le gardien des autres, non plus qu'à devenir son interlocuteur à lui *Maa Nala*. Alors, *Maa Nala* décida de créer un être exceptionnel. Il préleva un brin de toutes les créatures qui existaient déjà. Il mélangea le tout et y ajouta une parcelle émanée de lui-même. C'est ainsi qu'il créa l'Homme. Puis il donna à cet homme qu'il venait de créer le nom de *Maa*, de sorte que ce nouvel être avait, par son nom, quelque chose de *Maa Nala* lui-même. » Ainsi est-il « une synthèse de toutes les créatures du ciel et de la terre » (p.80).

Après avoir inspiré la forge à *Maa*, « Il établit entre lui et *Maa*, et entre lui et les autres êtres de son Univers, des moyens de communication. Le plus puissant de tous ces moyens fut la parole : « *Kuma*. »

Le mythe bambara organise et structure la création en neuf catégories principales : l'homme (1), les vertébrés (2), les invertébrés (3), les végétaux verticaux (4), les plantes grimpantes (5), les plantes rampantes (6), les vents (7), les liquides (8), les métaux (9).

A ces neuf catégories, correspondent neuf modes de manifestation de la Puissance suprême, étagées selon les êtres qui en bénéficient, et qui fondent largement leurs propriétés et leurs statuts, ainsi que les usages qui dont ils sont l'objet¹⁶. Quant à l'homme plus spécifiquement, la Puissance suprême se manifeste à lui selon trois degrés :

- le degré de *Miiri* (la pensée) ;
- le degré de *Menni* (l'audition) ;
- le degré de *Yeeli* (la vision).

Après avoir enseigné nombre de connaissances à *Maa*, *Maa Nala* l'« instaura gardien de son Univers. C'est pourquoi il est lourd d'être *Maa*. »

¹⁵ Cf. Amadou Hampaté Ba : Présentation des religions traditionnelles africaines, In : Colloque de Cotonou, 16-22 août 1970 : Les religions africaines comme source de valeurs de civilisation, Paris, Présence africaine, 1972, pp. 65-87.

¹⁶ Des bêtes ayant un système osseux deviennent soit intouchables sacrées, soit sacrées sacrificables, soit immondes ; des invertébrés sont chargés de vertus ou de nocivité, des végétaux à station verticale sont chargés diversement, etc.

La genèse du monde et de l'homme selon les Seereer

« La première affirmation de la cosmogonie sereer est que la source de l'univers se trouve dans la nature féminine et maternelle de Roog.... Le mythe sereer dit textuellement : *Roog a binda adna noo tiig tew* : Roog a créé le monde de sa nature féminine¹⁷ ».

« Au commencement, tout était obscurité et silence jusqu'au moment où l'être préexistant, Roog, entreprend la genèse du monde. » Op cit p. : 195.

D'après Gravrard, la tradition orale est silencieuse sur la gestation en Roog des trois éléments que sont l'eau, l'air et la terre, mais elle passe directement au moment où le Verbe de Roog, bondit dans l'espace avec ces derniers :

*"A leep a joon maaga,
a ronxondox o maag,
a gad'wa roog,
a saay'a lang ke*

« Le Verbe bondit dans l'espace,
Il porte la mer sur la tête,
le firmament sur les épaules,
la terre dans ses mains. » P. 195.

La terre est d'abord un marécage initial qu'il faut consolider et rendre habitable. D'après différentes traditions rapportées par Gravrard, trois arbres au moins sont cités comme les premiers implantés dans le marécage : le *Saas* (*Acacia albiba*), le *Ngawul* (*Mitragyna inermis*, O. KUNTZE) et le *Ngut* (*Guiera senegalensis*).

Dans le mythe que nous avons recueilli, voici comment sont présentés la création et le rôle des végétaux primordiaux dans le marécage initial.

« Dieu créa d'abord le ciel son lieu de résidence, puis il s'y retira. Mais la terre n'était pas solide, car l'eau précède la terre. Pour fixer la terre et la rendre consistante, Dieu fit descendre le *Yaay* - *Combretum glutinosum*. Celui-ci fut donc le premier arbre à enfoncer ses racines dans la terre. C'est pourquoi on dit : *ten yaay lang ke* : c'est lui la mère de la terre¹⁸. »

Trois autres végétaux vont suivre dans l'ordre suivant : le *Nguf* – *Guiera senegalensis*, Lamark ; le *Sab* – *Ximenia americana*, Linne ; le *Mbodaafof* - *Calotropis procera*, Aiton. Chacun de ces arbres assura une fonction spécifique pour rendre la terre habitable, et cette fonction transparaît dans son nom en seereer : le *Combretum* assura la fonction maternelle, - *Yaay* veut dire mère ; le *Guiera* conféra la durée à la terre – *xuut* : durer ; le *Sab* palpa, tâta la terre et le *Calotropis* la rebouta – *fof*¹⁹.

S'agissant de la création de l'être humain, deux des quatre fragments du mythe cosmogonique sérieux recueilli par Gravrard affirment que la femme a été créée avant l'homme :

« Le premier être humain créé par Roog fut la femme. Elle vivait nue là où Roog l'avait placée... » (deuxième fragment, p. 204) ;

« Dieu créa d'abord la femme, du nom de *Yaab*, ensuite il créa l'homme, du nom de *Yop*. » (quatrième fragment, p.205).

¹⁷ Henry Gravrard : La civilisation sereer Pangool, Dakar, NEAS, 1990, p.194.

¹⁸ Cf. notre thèse : La notion de parole chez les Sereer, pp. 494-497.

¹⁹ Cf. notre thèse : La notion de parole chez les Sereer, pp. 494-497.

De son côté, le troisième fragment informe que Dieu – Roog - «...bâtit le corps avec de la terre ». (p 205).

Dans la conception sérère, Roog ne crée que les archétypes, à savoir : les trois éléments : air, terre et eau, et les têtes de série suivantes : le premier arbre, le premier animal, le premier couple humain. (p. 194).

Au terme de sa présentation des fragments du mythe cosmogonique, Gravrand tente la synthèse suivante : « Avant l'apparition de l'homme, il y' a eu trois étapes dans la création de l'univers...La première étape a été celle des trois éléments, air, terre, eau. La parole de Roog les a disposés formant le ciel, la terre et la mer. La seconde étape a été celle des primordiaux, l'acacia, le *Nqut*, le *Somb*²⁰. La troisième a été celle des animaux primordiaux, le chacal et le *Mbocor* « Mère » de tous les animaux. » p. 207.

Quelques parallèles : Harmonie, Désordre et Rédemption

Les quatre visions du monde et de la création de l'homme sont fondées sur le monothéisme, si courant en Afrique, dont beaucoup de religions sont improprement présentées comme des polythéismes. Elles présentent toutes un Démonstrateur qui préexiste à sa création et se situe hors de celle-ci.

Ce faisant, elles se distinguent de la pensée égyptienne qui postule que c'est la matière qui préexiste au Démonstrateur. Il s'agit du *Noun* que Théophile Obenga appelle : **le non-créé initial**, d'où le Démonstrateur sortira pour se mettre à créer.²¹

Les chrétiens précisent, entre autres, que Dieu est Incréé, Omniprésent, Omniscient, et Omnipotent ; mais il est Un et Trinitaire à la fois ; les Bambaras l'appelle *Force infinie* qu'on ne peut situer ni dans le temps ni dans l'espace, Inconnaissable (*Dombali*) et Incréé (*Dambali*).

Les Sérères disent de lui : « *Roog jeger caaci ; Roog jeger Baa, Roog jeger Yaa, Roog jeger o ndeñ* – Roog n'a pas de grands parents, Roog n'a pas de père, ni de mère, ni de frère. »

Dans le même temps, ils ajoutent : « *Roog soom refu o maad ; Roog seul est roi ; Roog soom refu meen*, il n'y a que Roog, *O bay Roog o !* Tout vient de Roog. » p.180-181.

Les Sérères ajoutent : « *Roog faap of oo, Yaay of oo ; Maag of oo* : Roog est ton père, il est ta mère, il est ton frère aîné. » p. 183.

²⁰ Le *Nqut* correspond au *Ngut*, la réalisation étant différente selon les parties du pays sérère ; le *Somb* : prosopis africana, Taubert ; *Mbocor* ne figure pas dans le dictionnaire « sereer-français » Léonce Crétois, mais *Mboocor* existe et signifie : Jeune dromadaire qu'on peut monter. S'agit-il du même animal, avec juste une différence dans l'allongement de la voyelle, pertinente en sérère, ou d'une simple erreur dans la notation ?

²¹ . Voyons l'éclairage qu'il en donne à partir des textes des Pyramides :

« *Quand je naquis dans le Noun
avant que le ciel ne vint à l'existence
avant que la terre ne vint à l'existence
avant que ce qui devait être établi ferme ne vint à l'existence
avant que ne tourment ne vint à l'existence
avant que la crainte qu'inspira l'Oeil d'Horus ne vint à l'existence.* »

Contrairement aux traditions biblique, grecque, indienne et les trois africaines qui sont présentées, Obenga note : « En Egypte, le démonstrateur sort du *Noun* et se met par la suite à créer. Il n'y a pas d'indépendance du Créateur, du Démonstrateur par rapport à la création, à la naissance du monde. Dans l'Egypte ancienne, on peut dire que l'idée, sort, puissante, de la Matière brute. Au commencement, il y' a la matière, une eau faible, obscure, abyssale, mais puissante, dynamique, créatrice, novatrice, génératrice des dieux eux-mêmes et du reste de la création. Toutes les façons et toutes les formes de la Vie sont issues de l'eau initiale, incréée : l'origine même de tout développement ultérieur. » (1990 : 29 et 31).

Dans la vision sérère de Roog, celui-ci est androgyne : « *Roog o Ndew Seen ! Roog Yaay in Seen ; Roog femme Seen, Roog notre mère Seen ; Roog o ngor Seen ! Roog fap in Seen ! Dieu mâle Seen! Roog notre père Seen !* » p. 183.

Face au caractère androgyne que relèvent ces expressions, Babacar Sédick Diouf verse Roog dans une féminité totale, en en faisant « La grande Vierge ». Il part de la signification du terme « Roog » dans la langue sérère, contrairement à Gravrand qui en a cherché la signification en Afrique centrale, dans la zone des Grands lacs, à travers les dénominations Ruanga – ou Ruhuanga et Wa Roongo (1990 : 169/170). A partir des règles qui régissent l’alternance à l’initial, et qui permettent à la fois de marquer le pluriel, mais également de produire des termes augmentatifs ou diminutifs, il met en avant les données suivantes :

la lettre /t/ alternant avec la lettre /r/, on a : *O toog* – la jeune fille ; et *roog* – les jeunes filles ; *O ndoog* – la petite fille ; et *A ndoog* – la grande fille.

Le /r/ à l’initial en dehors de la marque du pluriel, est également un augmentatif, de sorte que Roog signifie : la Grande Jeune fille, autrement dit : La Grande Vierge !

En prenant en compte l’ensemble des attributs de Roog, Gravrand en arrive à la caractérisation suivante (1990 : 186/187) :

- Roog est l’Etre suprême, transcendant et sacré
- Il est un Etre incréé
- Roog est une personne, vivante et consciente
- Sa nature, mystérieuse, est d’ordre spirituelle
- Il vit dans un monde qui lui est propre. Il est invisible aux vivants. Le voir, c’est être mort
- Il est créateur et source de vie, sacrée et profane
- Il est maître de la vie et de la mort
- Il est à la fois immanent au monde et distinct du monde
- Il est père et mère des humains. Il communique avec eux par des intermédiaires cosmiques ou des entités spirituelles
- Tout puissant, il est juste et bon
- Roog est source de religion et de morale.

Dans les quatre genèses présentées, le monde créé est harmonique au départ ou alors, il a vocation de l’être, mais il y survient un désordre plus ou moins grand, qui fonde l’existence du mal, les perturbations diverses, etc. et qu’il faut corriger.

Le christianisme pose d’emblée cette harmonie au sixième jour de l’œuvre de Dieu, et elle se traduit par l’existence du Jardin d’Eden où réside le premier couple humain ; elle sera troublée par le serpent, ou Satan, qui réussira à tenter Eve, Adam à sa suite. La colère de Dieu, dont le premier couple humain n’a pas respecté les commandements, justifiera les peines de l’humanité – tu mangeras à la sueur de ton front ! – la notion de péché originel, formulée plus tard, et postulera la rédemption par le Verbe de Dieu fait homme (Le Christ Jésus).

Chez les Dogons, il y a d’abord eu une perturbation avec l’échec de la première union entre Amma et sa création, la terre, qui avait un corps de femme et était une femme. C’est la termière-clitoris qui a rendu l’union défectueuse, d’où la naissance du chacal, qui devient le symbole de cet échec, et qui commettra l’inceste en s’introduisant dans la fourmilière, le sexe de sa propre mère. La réparation se fera en deux temps, d’abord par destruction de la termière-clitoris, l’un des fondements de l’excision, et la naissance des jumeaux Nommo, d’essence divine.

Montés au ciel auprès de leur père, il seront témoins de l'inceste commis par le chacal, et redescendront dans une démarche de rédemption. L'eau, semence divine, pénétrera la terre, après la réparation intervenue par le biais de l'excision du clitoris-termitière, et le cycle de la création bénéfique se poursuit par la médiation des Nommo. Le premier couple humain sortira ensuite des mains de Amma.

Chez les Bambaras, le désordre commence avec deux des cinq premières créatures : - Nyénémaya (vie) et Saya (mort) qui, devenus ennemis, engagèrent une lutte sans merci, de sorte que « Tout ce que le premier construira, le second viendra le détruire » et cette bataille eut pour cadre un champ étendu entre les domaines de leurs deux frères : Sanfé (haut) et Duguma (bas). Le trouble se radicalise avec Musokoronin Kunje, jumelle de Maa Koro, homme travailleur pieux et docile : elle ne pardonnait pas à son père, encore moins à son frère son état de femme.

Chez les Sérères, le désordre vient du conflit qui éclata entre tous êtres créés : « Arbres, animaux, hommes se battaient sévèrement et s'entretuaient. » (Pangool p.205).

Dans le mythe que nous avons recueilli, le désordre naît du don de la parole fait à l'homme en tant qu'attribut naturel, et à titre d'essai à tous les animaux.

« Or bien vite Roog se rendit compte du désordre que cette attribution générale créait. Il n'était plus possible d'organiser le monde, d'établir des hiérarchies. Chacun refusait la prééminence des autres en prétendant imposer aux autres la sienne propre... Pour permettre à l'homme de régner sur le monde, Roog ôta la parole aux animaux. Pour ce faire, il leur brisa la langue, les privant ainsi de la capacité d'articulation, mais leur laissant la possibilité d'une expression sonore peu élaborée. Cependant, pour permettre aux animaux de comprendre la parole de tout homme, Roog prit les paroles de toutes les langues, et les déposa dans leurs oreilles... » (cf. notre thèse, p. 397-398).

Au terme de cette brève revue, force est de constater la cohérence des systèmes construits et la place qu'y occupe le religieux, et qui se prolongera à travers la présence des êtres spirituels, directement créés par Dieu, ou suite à leur sanctification. Ici, les Sérères sont certainement de ceux qui ont le plus développé cet aspect, avec ceux qu'ils appellent les *pangool*, - fangool au singulier – création divine ou d'origine humaine et par voie de sanctification. La présence des pangool est reliée au culte des ancêtres, quoique tout ancêtre ne bénéficie pas du statut de fangool.

Amadou Hampaté Ba peut ainsi noter le sentiment profond de l'unité, caractéristique générale de la création, particulièrement chez les Bambaras « Le Tout est dans chaque brin comme chaque brin est dans le Tout. Cette conjoncture existentielle lie et rend interdépendant tous les êtres et cela à tous les niveaux : visibles et invisibles, sensibles et insensibles, du Cosmos. Il découle de cette même loi, un fait capital : tout est vivant²² ; les formes visibles ne sont que la manifestation, sur un plan matériel, des forces vivantes et subtiles qui les animent » (p.80).

Du fait même qu'un brin de tout ce qui a été créé avant lui est constitutif de son être, à côté d'une parcelle de *Maa Nala*, l'homme est à l'intersection des forces célestes et des forces terrestres, ce que résume son anatomie. « Plongé dans l'univers, il reçoit de par ce qui l'entoure un courant de forces que son organisme doit filtrer pour rester en équilibre dans un milieu donné²³. »

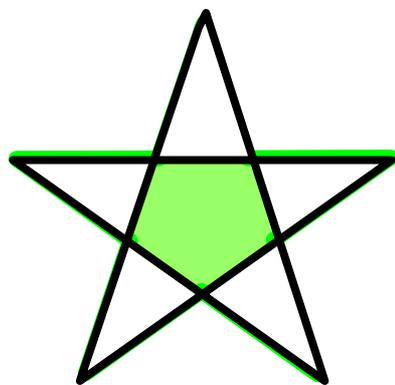
²² On ne saurait interpréter ces affirmations de Amadou Hampaté Ba comme reconnaissant une âme à des objets inanimés : « Les Grecs et les Romains, pas plus que les Africains de Birago Diop, ne prêtent une âme à des objets inanimés. Ils les reconnaissent simplement comme des demeures ou des réceptacles d'ancêtres divinisés ». Hegba Meinrad P. (1976 : 144).

²³ TERA, Sory Ibrahima : Initiation à la géomancie. 147 p. + annexes ; multigr.

Chez les Sérères, l'homme est également à la jonction des forces terrestres et cosmiques. C'est ce que matérialise l'étoile sérère à cinq branches, appelée « *O yoonir* » : le Viatique, et qui symbolise l'homme sérère debout pour le travail et la prière. Le lutteur sérère qui entre dans l'arène se penche ou pose un genou à terre et, dans le sable avec son auriculaire de la main droite, trace l'étoile. Puis il prélève du sable au sommet de chacune de ses cinq branches et s'en asperge, pour s'incorporer les énergies du cosmos²⁴.

Quelquefois, souligne Babacar S. Diouf, dans la phase ultime de ses préparatifs avant le combat le lutteur « trace le signe de son étoile sur le sol et se met debout en son centre en vue d'établir le contact direct de son être avec Roog qui arrête la décision céleste avant le résultat terrestre de la lutte dans l'arène. »

Et il ajoute : « 'L'étoile seereer' à cinq branches, 'signe de Dieu' est à la sérérité ce que le signe de la croix est à la chrétienté » (Op. cit. p.6).



O Yoonir : Le viatique

C'est l'image de l'homme sérère debout, les bras étendus pour le travail et la prière.

Parallèles entre sanctification et rituels

La sanctification

La sanctification chrétienne, catholique plus précisément, est un long processus organisé et contrôlé par un dispositif au sein de l'administration de l'Eglise, et à son plus haut niveau. Elle passe par les étapes de la béatification, puis de la canonisation, qui s'étendent quelquefois sur des siècles.

Dès lors, on devient un saint vénéré et prié, au nom de son efficacité directe ou comme médiateur et intercesseur auprès de Dieu...

Le système des Sérères a aménagé une forme de sanctification, mais dont tous les défunts ne bénéficient pas. Si d'une façon générale, il faut procéder aux différents rituels institués pour permettre à tout défunt de reposer en paix, seuls ceux d'entre eux qui ont eu une vie exemplaire par la portée des actes qu'ils ont posé de leur vivant, et quelquefois même des prodiges qu'ils ont accomplis, peuvent prétendre au

²⁴ Nous avons régulièrement observé ce comportement, et récemment, le 1^{er} novembre 2007, dans la ville de Foundiougne, où des collègues avaient fait organiser une séance de lutte, pour les besoins du tournage d'un film sur la culture sérère. Plus d'une trentaine de lutteurs prirent part à la séance, et on découvrit que nombre d'entre eux sont des élèves du lycée de la ville, lequel a réalisé l'un des meilleurs score d'admis au baccalauréat en juillet 2007.

statut d'ancêtres vénérés et en quelque sorte sanctifiés, autrement dit, de *pangool* (*fangoole* au singulier).

En réalité, ce destin est souvent perceptible à la naissance et même à travers les événements qui la précèdent, tout en s'inscrivant dans son avènement ; il se confirme tout au long de l'existence. Ces signes peuvent être : la durée anormalement longue de la grossesse – jusqu'à douze mois –, le port d'un habit par le bébé au sortir du sein maternel, la naissance avec une dentition complète, etc.

Tout au long de son existence – mais avec une période de discrétion pendant ses jeunes années pour ne pas être jeté en pâture aux forces du mal – le nouvel homme réalisera des prodiges qui en feront un thaumaturge. C'est au regard de ces capacités qu'à sa mort, on viendra tout naturellement prier devant sa tombe, lorsque ce n'est pas lui-même qui le demande. C'est ce que la tradition rapporte de deux pangool : Laga Ndong du matrilignage des Taḃoor et du village de Ndong – derrière Foundiougne – surnommé « Le roi des pangool », et de Djidiak Selbé Faye du village de Djilor Djidiak, lieu de naissance de Léopold Sédar Senghor²⁵.

Devenus doyens d'âge dans le terroir, avec une renommée bien établie au sein de la communauté et au-delà des frontières de celle-ci, ils ne manquaient pas d'inquiéter les communautés de ce qu'elles deviendraient à leur disparition. Laga Ndong avait répondu : « Je ne mourrai pas ! Oui, personne ne verra ma dépouille, mais si un jour vous ne me trouvez pas dans ma case, suivez les traces de mes sandales et là où vous les trouverez, érigez un autel, et venez prier Dieu par mon intercession. »²⁶

Djidiak Selbé Faye, fondateur du village de Djilor en 1558 a eu la même réponse devant sa communauté. L'endroit où les sandales furent retrouvées est clôturé et on se déchausse avant d'y entrer. Le rituel est observé depuis sa disparition, voici de cela plusieurs siècles²⁷.

Les pangool d'origine humaine sont des conducteurs de communautés, des fondateurs de villages, etc. A leurs autels se rendent en priorité ou en exclusivité la descendance, mais parfois également des étrangers à la communauté directement concernée.

Le statut de fangoole n'enlève rien au caractère personnel de l'individu élevé à ce rang. C'est ainsi qu'on a des pangool réputés sévères, voire méchants. Par ailleurs et contrairement aux religions révélées, la sanction qu'appellent des actes et des comportements prohibés ou non conformes à l'éthique et à la morale ou à l'observance d'interdits, est rarement différée à la vie dans l'Au-delà et suite au jugement dernier. Le plus souvent, elle est immédiate, avec parfois une réparation draconienne.

Aux côtés ces pangool d'origine humaine, il existe bien entendu des Pangool-génies créés par Dieu. Il en va ainsi de Fagapa, installé dans le site qui donnera naissance au village de Djilor. C'est lui qui accueillit Djidiak Selbé Faye, lorsqu'il arriva à cet

²⁵ Léopold Sédar Senghor appartient par sa mère au matrilignage des Taḃoor, ce qui lui fait écrire de son fils, Philippe Maguilen, dans l'Elégie qu'il lui a consacrée suite à son décès accidentel en juin 1981 : « Rameau de Viking sur Tabor ».

²⁶ C'est ce que nous a relaté M. Niokhor Ndiaye, prêtre en charge de l'autel de Laga Ndong, en septembre 1973, alors que nous faisons notre tour du pays sérère à la découverte et à la collecte des traditions de ses différents terroirs.

²⁷ Cf. l'enquête que nous avons menée à Djilor, lors des préparatifs du 90^{ème} anniversaire de Léopold Sédar Senghor, le 9 septembre 1996, auprès de MM. Fata Faye, descendant direct de Djidiak et en charge de son autel et Simon Soulèye Faye, chef du village..

endroit, en provenance du village de Nérâne dans le Sine. Après s'être enquit de la raison justifiant la présence de Djidiak, Fagapa autorisa le nouveau venu à s'établir sur les lieux, et l'aida même dans son entreprise. Les deux pangool coexistent donc en bonne intelligence dans le village, avec des lieux de culte différents et séparés.

Il existe également des pangool, plus proches de Satan que de Roog, et auprès desquels on engage des actions maléfiques pour nuire à autrui. Pour obtenir satisfaction, les auteurs de ces demandes doivent sacrifier des biens importants, si ce n'est parfois un de leurs proches, ou même une personne à laquelle rien ne les lie, mais qui est jugée sans défense²⁸. Nous sommes ici en présence de Satan qui donne des biens terrestres, mais dans la certitude que l'Au-delà ne sera pas un lieu de repos pour ceux qui les ont demandés et obtenus.

Le pays sérère compte un nombre impressionnant de lieux de culte destinés au pangool, avec une très grande diversité : cultes "politiques", effectués par ou pour le roi ou les chefs de province, cultes agraires, cultes des ancêtres, cultes thérapeutiques, cultes accompagnant les événements de la vie socio-familiale. Mais, soulignent Becker et Martin :

« On doit reconnaître que ces distinctions ne sont pas toujours aussi claires dans la réalité. En effet, ces manifestations religieuses — qui se déroulent en général à des dates différentes, tantôt fixes, tantôt selon les circonstances — comportent des traits communs incontestables, tels le rassemblement en un même lieu et la formulation de demandes concernant l'ensemble de la vie sociale. Ainsi les cultes agraires peuvent être en même temps des cultes des ancêtres, voire des cultes politiques. Par ailleurs, les cultes accompagnant les événements de la vie socio-familiale peuvent être également des cultes des ancêtres. On doit donc reconnaître que les manifestations religieuses, avec leurs spécificités propres, ne sauraient être analysées en dehors de leur contexte social. » (Op. cit p. 145).

En réalité, ce que nous percevons à travers ces cultes, n'est rien d'autre que la diversité des préoccupations d'une communauté de croyants, portées à Dieu par l'intercession de ses saints – les pangool.

Les rituels

Ils sont exécutés aux autels des Pangool, qui sont en général des lieux sommairement aménagés, dont l'aménagement sommaire a fait écrire à Dominique Zahan : « Ainsi dans notre culture, les manifestations sociales et publiques de la piété ont pris rapidement le pas sur la religion individuelle et domestique ; églises et cathédrales ont été construites très tôt pour en abriter les rites ; tandis que la religion africaine traditionnelle, au contraire, est caractérisée par une absence quasi-complète de temples édifiés dans le but précis de donner l'hospitalité à la piété des officiants et des fidèles²⁹. » (1970 : 36/37). Malgré cette différence frappante dont l'auteur a donné une explication, il demeure une certaine proximité des rituels.

²⁸ Il va sans dire qu'une telle protection s'inscrit dans la logique du système religieux.

²⁹ C'est le lieu de rappeler ces mots très forts du Christ, qui n'a défini aucun centre particulier comme lieu de sainteté et de rencontre, même s'il a chassé les marchands du Temple, en raison d'une activité indigne de « la Maison de son Père » : « Là où deux ou trois sont réunis à mon nom, je suis au milieu d'eux. »

La valeur de la prière ne dépend pas non plus de la beauté du cadre où le culte se déploie ou des objets utilisés pour l'exécution de celui-ci, même si l'homme, tout naturellement, offre à Dieu ce qu'il considère comme le plus beau. La valeur de la prière relève d'abord de la pureté du cœur, comme l'atteste l'Évangile de Saint Marc :

« Il n'est rien d'extérieur à l'homme qui, pénétrant en lui, puisse le rendre impur... Ce qui sort du cœur de l'homme, voilà ce qui le rend impur. Car c'est du dedans, du cœur des hommes, que sortent les desseins pervers : débauches, vols, meurtres, adultères, cupidités, méchanceté, ruse, impudicité, envie, diffamation, orgueil, déraison. Toutes ces mauvaises choses sortent du dedans et rendent l'homme impur. » La Sainte Bible, 1961 : 1338-1339.

Chez les Sérères et malgré l'omniprésence des pangool, toute prière commence d'abord et finit par l'invocation de Roog.

Les clergés sont proches : prêtres et pasteurs appelés et consacrés sur la base d'une vocation, d'un engagement et d'un rituel précis et pour tout le reste de la vie dans le christianisme ; prêtres choisis par leur pangool eux-mêmes sur la base d'un appel pressant, voire impérieux, auquel l'on se dérobe difficilement et auquel on se consacre pour le reste de son existence...

L'acte religieux principal, régulier et obligatoire du chrétien est la messe, célébrée le dimanche. Le moment principal en est l'Offertoire au cours duquel, l'officiant reprend les gestes du Christ, accomplis le jeudi saint, veille de sa crucifixion et de sa mort. C'est la Sainte Cène. Ayant réunis les apôtres autour de la table en vue du repas, le Christ bénit le pain, le rompt et le leur donne en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps livré pour vous ». Puis, prenant la coupe remplie de vin, il la bénit et dit : « Prenez et buvez, ceci est la coupe de mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera versé pour vous et pour la multitude en rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi. »

Le Christ est l'Agneau sacrifié pour la rédemption du monde, et la répétition de la Sainte Cène selon ses commandements - Faites ceci en mémoire de moi - dispense dès lors de reprendre tout autre sacrifice par le sang. Désormais, c'est le vin qui tient lieu de sang et c'est le pain qui tient lieu du corps, tous deux sacrifiés par une transmutation, qui s'inscrit dans l'ordre du mystère. L'Offertoire s'ouvre sur la Communion qui est le partage, par l'assemblée, du repas du sacrifice.

Le prêtre de la religion africaine au pied de l'autel (sous un arbre, ou en un autre lieu avec un aménagement sommaire, un pieux fiché en terre, etc.) et où s'effectue la rencontre avec l'esprit invoqué, doit d'abord être propre : sa bouche « doit être rincée et parfumée au moyen de plantes appropriées ou de résines spéciales », chez les Bambaras (A. Hampaté Ba. p. 77)

Pour la prière, l'officiant sérère use de vin, (rouge ou de palme), de sang (poulet, chèvre, bœuf), de lait de vache, caillé, ou de lait de farine de mil délayée dans de l'eau. Après les préparatifs, l'officiant goûte d'abord à l'offrande avant de la verser sur l'autel par saccades, selon un rythme qui détermine à son tour le flot des prières. Il doit faire consommer l'offrande par la personne au nom de laquelle l'opération est effectuée, puis par toute l'assistance. S'il s'agit d'un animal sacrifié, il doit s'enduire du sang de celui-ci par un geste et, selon les cas, il effectue la même opération sur d'autres personnes.

On pourrait refuser tout rapprochement entre les deux démarches, la première étant Mémorial et action de grâces, la seconde étant souvent associée à une demande précise pour l'obtention d'une chose qu'on désire (objet, situation, état, etc.), quoiqu'il n'y manque pas des mots de gratitude pour rendre grâces à Dieu. Pourtant, les deux types de rituels sont proches dans leurs démarches et s'il fallait établir une différence, il n'est pas inutile de signaler que l'esprit humain accepte plus difficilement la manducation de la chair et le breuvage du sang humains, fussent-ils ceux du Messie, que la consommation du vin et la marque du sang d'un animal sur une partie du corps. Mais il est vrai que nous sommes dans la champ de la foi !

Les deux démarches instaurent en tous les cas le partage de l'offrande dans une communion véritable, l'offrande traditionnelle se prolongeant souvent par la préparation et le partage d'un repas, et l'hostie actuelle distribuée aux fidèles, étant une adaptation des vrais repas qu'au début du christianisme, les nouveaux adeptes prenaient pour célébrer le Mémorial du Seigneur. Mais il est vrai que l'instauration de

l'Eucharistie ajoute une dimension sacramentelle au repas commun des premiers chrétiens. Cependant, la question que nombre de fidèles et de curieux se posent est de savoir si, avec l'hostie, c'est réellement le corps et le sang du Christ qui sont consommés. S'agit-il du corps d'avant la Résurrection – celui de la Sainte Cène – ou celui du Ressuscité, et dont on peut penser qu'il est d'un autre ordre³⁰ ?

La construction d'une conscience religieuse

Née sous l'empire romain, l'Eglise catholique a calqué son organisation sur le modèle de la gouvernance de l'Empire, ce qui lui a valu d'installer son dispositif administratif central dans la capitale qu'est la Rome impériale, et selon une hiérarchisation nette, fondée sur une obéissance absolue aux supérieurs. A la tête de l'Eglise, il y a le pape, chef suprême, et les évêques, placés directement sous son autorité. C'est lui qui les nomme pour administrer des territoires appelés « Diocèse ». Il élève un nombre déterminé d'entre eux à la dignité cardinalice, ce qui leur permet de participer à l'élection d'un nouveau pape, et confère à certains d'entre eux une éligibilité à la fonction papale. Suivent les prêtres, diacres, sous-diacres, religieux et religieuses, et divers ordres ou compagnies de missionnaires. Voilà le dispositif pour propager la nouvelle foi sur une base universelle : « Allez dans le monde entier ; proclamez la Bonne Nouvelle à toutes les Nations³¹. »

En l'Afrique, et en l'absence d'une structure d'église du modèle de l'administration de l'empire romain, et devant le nombre impressionnant d'autels, et le morcellement des communautés de référence, comment construire et entretenir une conscience religieuse unitaire au sein des groupes et des peuples ?

C'est ici que l'initiation joue un rôle essentiel dans la construction de cette conscience. Elle en est le cadre de développement et de consolidation, par ses répétitions et son ampleur, ainsi que par la liberté des initiés de circuler hors de leur terroir et d'y participer ailleurs que chez eux.

Ici, c'est l'exemple des Bambaras qui illustre au mieux, par son modèle initiatique, la construction de cette conscience.

Ainsi, la genèse du monde, base de la religion bambara, était enseignée pendant les 63 jours de la retraite des circoncis, alors que ces derniers en étaient à leur 21ème année. C'était un résumé délivré par le komo qui « énonce rapidement les soixante-dix-huit « sigi-ba » (principaux signes) constituant la nomenclature des articles de la genèse », et la récitation dure jusqu'au lever du jour.

La formation s'échelonnait ensuite sur vingt et un ans pour permettre à l'initié d'assimiler la genèse, ce qui le mène à l'âge de 42 ans. Cependant, étant entré dans la première société – celle du Ndomo – à l'âge de sept ans, et demeurant pendant sept ans dans chaque société³², c'est lorsqu'il atteint 42 ans d'âge qu'il est censé avoir assimilé la genèse ; dès lors, il a accès à la dernière société – le Koré – pour s'initier à ce qui a trait à la divinité. Voici comment Dominique Zahan résume cette démarche initiatique :

³⁰ On notera la subtilité de la formulation de Saint Paul dans la première épître aux Corinthiens : « La coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas communion au sang du Christ ? Le pain que nous rompons n'est-il pas communion au corps du Christ ? »

³¹ Autre variante : « Allez dans le monde et de toutes les nations faites des disciples. Baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit. » C'est à ce titre que l'Eglise est « catholique », autrement dit « universelle ».

³² Ces sociétés ont pour noms : *Ndomo, Komo, Kono, Nama, Tyiwara et Koré*.

« La connaissance de soi (ndomo) engendre l'investigation au sujet de la connaissance elle-même (komo) et amène l'homme face au social (nama). De là naissent le jugement et la conscience morale (kono). Elargissant son champ visuel, la connaissance aborde le cosmos (tyiwara) pour aboutir à la divinité (koré). » (Zahan : 1960 : 32). Ainsi, le cycle initiatique est clôturé seulement à l'âge de 49 ans : on peut dès lors prétendre à la sagesse.

Quelques parallèles sur l'Au-delà.

Mort et naissance

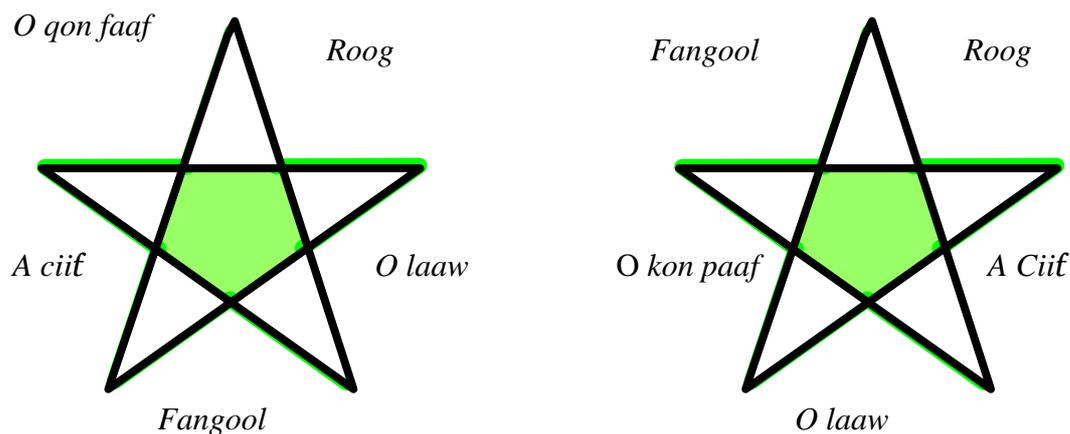
En Afrique, accéder à la vie est une aventure semée d'embûches ; y demeurer est une gageure. Ainsi navigue t-on entre notre monde d'ici-bas et l'au-delà, comme écartelé entre eux et indécis.

Chez les Sérères, avant la naissance on est *a Ciit*, terme que d'aucuns ont traduit par « âme », alors que Gravrand y voit une personne désireuse de s'incarner ou de se réincarner³³.

L'analyse du terme est intéressante car selon les règles lexicales de construction de mots, il est dérivé du verbe *sii*t qui signifie : gicler. Le *ciit* peut donc être défini comme le « Giclement », le « Jet ». Babacar S. Diouf considère que c'est une parcelle de l'âme divine qui s'en détache sous la forme d'un jet, pour entamer une aventure qui passe par son intégration dans le corps d'une femme féconde. Le jet devient alors *o laaw*, - terme habituellement traduit par « âme » -, et la naissance lui donne une enveloppe charnelle, grâce à laquelle il entre dans le cycle de la vie. Suivent la phase d'une mort en instance où il devient *o kon paaf*, - sorte de mort-vivant –, puis la mort qui sépare le composé divin du corps qui retourne à la source, la terre. L'étoile sérère permet également de visualiser le cycle ainsi suivi.

³³ Alors qu'avant sa naissance il était une « âme errante », Latyr Diognig SARR, poète traditionnel de Fadiouth partit, dit-il, de la province du Niomi en quête d'un terroir propice pour l'art poétique, et c'est l'Ancêtre fondateur du royaume du Sine, Maysa Waly qui l'accueille, lui fait prendre un bain purificateur, et lui indique la contrée recherchée où le poète arrive au moment du zénith :

- 1 *L'aigle pêcheur plane par dessus ma tête*
- 2 *Alors que me voici sacré Grand Calao*
de la création poétique
- 3 *Au coeur des fromagers du Niomi !*
- 4 *Me voici en errance et Maysa Waly*
- 4 *Qui me fait prendre un bain purificateur*
- 5 *Et m'indique le couchant*
- 6 *J'ai cheminé, alors que le soleil montait haut dans le ciel*
- 7 *Quand ce fut le moment du zénith*
- 8 *J'arrivai dans la contrée de Fadiouth*
- 9 *Ah le champion de Siga fille de Téning !*



A Gauche la reproduction de l'étoile par l'auteur Babacar Sédikh Diouf :

Roog – Dieu ; O laaw – l'âme ; Fangool – l'ancêtre sacralisé et vénéré ; A ciif – Le jet ; O qon faaf – le mort-vivant ou le vivant en instance de mort ;

A droite, un autre ordonnancement des séquences que nous proposons : *Roog – Dieu ; A ciif – le Jet ; O laaw – l'âme ; O kon paaf – le mort-vivant ou le vivant en instance de mort ; Fangool- l'ancêtre sacralisé et vénéré.*

La proximité de l'autre monde est telle que l'enfant qui vient de naître peut vouloir y retourner, à moins qu'il n'y soit appelé par ceux qui y demeurent. Ainsi, certains enfants jouent la ronde des allers/retours, du monde des défunts au nôtre, à travers des naissances successives et par la même femme. Lorsqu'on les identifie, on leur donne des noms de rejet à vocation cathartique³⁴. Cela entraîne également toute une série de rites autour de la naissance. Lorsque les matrones soupçonnent l'enfant d'appartenir à cette catégorie, l'une des démarches mises en œuvre consiste à passer la main sur le fond d'une marmite pour en recueillir le dépôt puis sur le visage de l'enfant, afin de voilier définitivement son regard et l'attire de l'Au-delà.

Les rites initiaux autour de la naissance doivent être renouvelés périodiquement, notamment à travers des bains rituels et des visites d'autels. Les Africains chrétiens abandonneront difficilement ces rites, fondement de la préservation de la vie, d'autant qu'ils ne voient aucune contradiction avec leur nouvelle foi, dès lors qu'il s'agit de sauver la vie, don suprême de Dieu.

Quelquefois, l'enfant qui naît est considéré comme une réincarnation d'une personne antérieurement disparue. L'identification s'effectue à partir d'un certain nombre d'indices, dont des signes physiques qui existaient sur le corps du disparu. Quelquefois, des marques sont faites sur le corps de la dépouille par une personne habilitée, présente lors de la toilette mortuaire. L'enfant est identifié comme la réincarnation du défunt car il porte ces marques à sa naissance. Il s'agit-là d'un fait suffisamment décrit par l'anthropologie, pour qu'il soit nécessaire d'insister.

³⁴ Du genre : « Poubelle », « Nul n'en veut » ; « Il va mourir » ; « Qu'on l'enterre ! », etc.

Il y a le cas de cet homme, qui nous en rendit directement compte en 1986, lors de la parution de notre ouvrage – La place de la femme dans les rites au Sénégal (Dakar, NEA, 1986, 146 p. – qui consacre une page à ce phénomène) : il est le 9^{ème} enfant de sa mère, mais ses 8 aînés, qui ne sont personne d'autre que lui-même, sont repartis après chaque naissance. Son père « Bon musulman » n'a pas voulu procéder à des pratiques jugées païennes, à travers la dation d'un nom de rejet à vocation cathartique. Cependant, lorsque la neuvième naissance est proche, il ferme les yeux, dégage sa responsabilité et laisse faire. L'enfant est nommé, le rituel effectué. L'enfant vécut et devint même un Directeur apprécié de la TV nationale. Il est toujours en vie.

« Nous ne sommes pas morts, nous avons déménagé » : « *Deewuñu, deñoo toxu.* »

Les morts ne sont pas morts, écrit Birago Diop, le poète. Les morts eux-mêmes – des personnes décédées et enterrées – usent d’un langage plus radical, dans des dialogues engagés avec des vivants : « Nous ne sommes pas morts, nous avons déménagé » !!! C’est une expérience étonnante, mais incontestable dont nombre de personnes en Afrique peuvent rendre compte avec détails, et qui pose la problématique du rapport de l’Africain à la mort³⁵.

En pays sérère, il y a une catégorie de gens – les *Saameel* – qui accueillent les dernières confidences de personnes en instance de mort, appelées *xon faaf*, pluriel de *qon paaf*. De même, dans cette société, des personnes sont capables de dire à quelle date elles quitteront notre monde³⁶ et quelquefois, elles annoncent qu’elles viendront assister à leurs propres funérailles, notamment pour vérifier si les consignes qu’elles ont données pour leur exécution sont bien respectées. Le travail d’enquête et d’analyse, effectué par Amade Faye, chercheur à l’IFAN et maître assistant à la faculté des lettres de l’université de Dakar, fourmille de données de cet ordre.³⁷

Tous ces faits, rapportés par tant de chercheurs et attestés par autant de personnes et dans un vécu incontestable, ne sont concevables qu’en raison d’une conception différente de la personne en Afrique. Celle-ci a également fait l’objet de nombreuses études, notamment par le CNRS, qui lui a consacré un colloque spécial en 1974³⁸. Synthétisant les résultats de analyses effectuées, Hegba (1976 : 137) en donne la formulation suivante : « Pour nous, les instances de la personnalité sont toujours plus de deux ; et surtout, elles ne sont point les éléments, les parties intégrantes d’un composé dont la séparation constituerait le phénomène appelé la mort. Chacune d’elle est l’homme tout entier sous un aspect particulier. »

Cette « lecture » est complétée par celle du philosophe zaïrois Tshimalenga Ntuba, cité par Gravrand. L’essence spirituelle, humaine ou divine est désignée par lui : « l’a-

³⁵ Cf. L.S. Senghor qui écrit : « J’ai donc vécu en ce royaume, vu de mes yeux, de mes oreilles entendu...les Morts du village et les ancêtres, qui me parlaient m’initiant aux vérités alternées de la nuit et du midi. (Postface : Comme les lamantins vont boire à la source, Ethiopiques). Faudrait-il ne voir ici que des propos de poète ?

³⁶ Dans les enquêtes que nous menons depuis de longues années, nous avons rencontré différents cas de cet ordre. C’est notamment celui, très récent, de cette dame âgée de 85, dénommée du nom sérère de H., baptisée : Marie Madeleine, qui annonça plusieurs mois à l’avance, la date de sa mort au village, alors qu’elle résidait à Dakar. Il n’était pas question pour elle de mourir dans cette ville et de voir sa dépouille transportée jusqu’au village. A quelques semaines de la date annoncée, elle rejoignit son village – dans la région de Fatick au Sénégal – après avoir demandé à une personne qui lui apportait une assistance en vivres, de prendre en charges ses funérailles, autrement dit son cercueil, et les repas et boissons à partager par l’assistance. Cette personne prit les dispositions requises, et remit une somme d’argent à une dame, qui rejoignit la future défunte pour les ultimes préparatifs du décès annoncé. C’était le 18 janvier 2005, quelques jours avant la date du décès. Le cercueil est préparé à partir des mesures prises sur le lit de la future défunte, qui veilla elle-même à tous les achats qui devaient être faits, et à bien d’autres détails. Quand le moment de « partir » fut proche, elle éloigna la dame, en la chargeant d’une course qui devait la conduire dans un village proche. Avant le retour de celle-ci, elle « s’endormit ». Le prêtre prévenu, procéda aux rituels de l’enterrement d’une chrétienne, bénéficiant de tous les sacrements, car de son vivant, la défunte manquait rarement d’aller à la messe en semaine, à plus forte raison le dimanche. Suivant les consignes reçues de la disparue, le « bienfaiteur » ne devait pas se rendre à ses funérailles, mais il avait reçu d’elle la promesse qu’elle lui parlerait, cinq jours après son enterrement. Il en fut ainsi, le dimanche 23 janvier 2005 à 22h05, par l’intermédiaire d’une personne dont la défunte prit possession. S’adressant au « bienfaiteur » par son nom, elle lui dit : « Je te remercie, toi qui m’as nourrie sans même me connaître ; toi qui as pris en charge mes funérailles. Je n’ai pas eu de fils, mais je n’en ai pas pleuré au moment de quitter le monde. Le Seigneur y a pourvu et je n’ai pas connu la honte, après avoir vécu pendant 85 ans. Voilà cinq jours que mon corps repose dans la terre, mais dans un cercueil que tu m’as offert, et qui est comme une demeure pour mon enveloppe charnelle... »

³⁷ Travail publié sous le titre : Le thème de la mort dans la littérature seereer, Essai : Dakar NEAS ; Paris : Agence de la francophonie, 1997, 312 p. Il est précisé : « Ouvrage élaboré sous le contrôle scientifique de l’Institut Fondamental d’Afrique Noire (IFAN) ».

³⁸ Colloques internationaux du CNRS n° 544 – La notion de personne en Afrique Noire.

priori pragmatico-corporel », et « porte sur l'impossibilité pour une entité spirituelle, d'agir sans une forme de corporéité, si minime soit-elle. Qu'il s'agisse de dédoublement nocturne, ou des relations d'ordre onirique, l'âme spirituelle qui se déploie dans une relation « sympathique ad-extra », doit disposer d'une substance légère empruntée au corps » (Gravrand, Pangool p. 182).

La question est dès lors de savoir si c'est la personne dans sa totalité qui se réincarne ou s'il s'agit d'une partie d'elle, lors même que l'autre – ou les autres – demeure(nt) dans l'Au-delà. Pour le chrétien, la vision dualiste de la personne humaine repose sur les deux composantes que sont l'âme et le corps. Le sort de l'âme est scellé, dès qu'intervient la mort qui la sépare de son enveloppe charnelle. Elle doit se trouver, selon la qualité de sa vie, au paradis, au purgatoire ou dans la géhenne de l'enfer. Dès lors, pour l'Africain croyant, adepte du christianisme, comment déterminer un positionnement, en confrontant cette vision de l'Au-delà et celle de sa culture, qui en fait une lecture totalement différente ?

Par ailleurs à ce qu'il nous semble, l'Au-delà africain ne comporte pas d'enfer, au sens d'un feu où l'on brûle pour l'éternité. La sanction principale est l'errance sans fin et sans paix, autrement dit, dans la tourmente. La récompense du défunt, c'est « d'arriver à destination » et « de reposer en paix. »

D'autre part, le croyant chrétien a besoin que des messes soient dites pour le repos de son âme, mais pour l'Africain adepte du christianisme, il y a également un besoin de rites traditionnels pour « arriver à destination » et reposer en paix.

C'est ce que Léopold Sédar Senghor aurait fait comprendre aux femmes de Joal-Fadiouth, quelques temps après la très belle messe d'enterrement dite pour lui dans la cathédrale de Dakar : les rites sérères requis pour un homme de sa dimension devaient être exécutés pour qu'il repose en paix. Ainsi donc, les femmes de ces deux localités ont effectivement exécuté ces rites, et celles de Djilor attendent de pouvoir les accomplir³⁹.

Du monde chrétien au monde occidental : le primat de la rationalité

La vision dualiste de la personne – une âme et un corps - a largement informé la pensée occidentale, autant qu'elle se trouve au coeur de la vision chrétienne. Une autre donnée de la pensée occidentale est la place réservée à la raison, au logos, en tant que celui-ci informe tout le réel, et autorise de distinguer le monde sensible d'un monde intelligible. Pour une bonne part, la philosophie occidentale, depuis la Grèce antique, a gravité autour de cette approche du réel. Déjà dès Platon, cette distinction entre le monde sensible et le monde intelligible est faite. Cette ligne sera maintenue malgré des nuances, pour atteindre une sorte de sommet avec Descartes, à travers la place conférée à la raison, au point que le cartésianisme est devenu symbole et synonyme de la rationalité. Elle se poursuit avec d'auteurs penseurs avec les notions « d'étendue intelligible » de Malbranche, de « la chose-en-soi » et de noumène (Kant) ; elle transparaît avec Hegel à travers « la raison dans l'histoire », etc. Léopold Sédar Senghor écrit à ce propos : « L'Europe, c'est la civilisation de la *raison discursive* : de l'analyse, de la mathématique, de la mécanique⁴⁰. »

³⁹ C'est ce que l'une d'elles – Mme Bigué Diouf – qui nous a affirmé le vendredi 4 janvier 2008 à Djilor même, en marge d'une mission que nous effectuions sur le terrain. Sans ces rites, soulignait-elle, il n'arrivera pas à destination !

⁴⁰ Mais, c'est pour s'en désoler : « Vos tentations, auxquelles vous avez parfois succombé, c'est la dichotomie et partant l'idéalisme ou le matérialisme. Vous avez trop souvent opposé l'esprit à la matière, la raison au cœur, la science à la foi... » (Sorbonne et négritude) ; In : Liberté 1 Négritude et humanisme, Paris, Le Seuil, 1964, p 317.

Lire le réel à travers le logos est une approche pertinente, comme le confirme l'existence des sciences. Cependant, elle n'en épuise pas celui-ci pour autant. La métaphore de la tour ronde des phénoménologues peut être ici une référence éclairante, autant de la pertinence que des limites d'une telle lecture. Lorsqu'on tourne autour de la tour, on n'en perçoit qu'une portion : celle qu'on a devant soi, mais qu'on a tendance à prendre pour le tout ! La partie cachée n'en existe pas moins.

Le primat du logos est tel, ici, que Léopold Sédar Senghor s'en était pris à Descartes : « Oui, j'ai attaqué Descartes au coupe-coupe et soutenu avec une passion toute barbare la raison intuitive contre la raison discursive. ⁴¹ »

Se référant à la de la phrase d'Aristote dans son *Ethique à Nicomaque*. « Il y a donc trois facultés qui nous permettent de connaître et d'agir : la sensibilité (*aïsthésis*), la raison (*noûs*), le désir (*oréxis*) », il souligne l'erreur de l'éminent professeur J. Tricot qui avait traduit la fin de la phrase : « la sensibilité, la raison et la volonté ». Senghor reproche à Descartes d'avoir repris ce faux sens dans ses *Méditations métaphysiques*, où la sensibilité, la raison et le désir deviennent « le penser, le vouloir et le sentir ». Et Senghor de conclure : « Descartes a mis la raison, devenue discursive, à la première place tandis que la sensibilité était reléguée à la dernière. ⁴² »

Monde africain : du visible à l'invisible

Si dans la vision de l'Occident le couple *Monde sensible/ Monde intelligible*, tient une place de choix, l'Afrique sans méconnaître cette dimension du réel dans laquelle elle s'investit, a situé au coeur de sa perception, le couple *Monde visible/Monde invisible*. Elle a également poussé les clés de cette lecture jusqu'à des profondeurs insoupçonnées et, s'appuyant sur elles, a développé des capacités certaines, mais dont l'Occident doute de la réalité, en assimilant de nombreux faits dont la matérialité est établie, à de la superstition.

Certes, il y a beaucoup de « charlatans » et un tri est nécessaire dans ce domaine, tout autant qu'un ordonnancement. Mais les connaissances des Africains sous l'angle de cette lecture du réel sont considérables. Il en va ainsi car les vrais adeptes qui s'inscrivent dans cette ligne suivent des cycles de formation longs et éprouvants, à l'instar de l'initié Bambara qui en donne l'illustration, de 7 à 49 ans.

Les acquis dans ce domaine transparaissent à travers l'élaboration d'une connaissance du corps humain à partir de points d'ancrage ; une connaissance intime des éléments de l'environnement, des plantes en particulier ; l'aptitude à manipuler des énergies à distance, etc. Elle se prolonge par la capacité à inoculer des maux et à soigner des maladies devant lesquelles la médecine occidentale est souvent inefficace ⁴³.

⁴¹ Ibid, p. 315.

⁴² Cf. « *Ce que je crois* » (1988 : 204-205).

⁴³ C'est notamment le cas avec ce que les Bambaras appellent le *korté*, dont il existerait plus d'une centaine de sortes et qui, de leur avis, même jeté à l'arbre vert et robuste, le dessèche. Pour ce qui nous concerne, nous pouvons témoigner de la réalité du *korté* pour l'avoir vécue dans notre chair, en subissant ce mal à deux reprises (du début de juillet au 12 décembre 1998, et du début de mai 2002 au 31 mars 2003. Dans les deux cas, ce sont des maîtres africains du savoir qui nous ont guéri, après que plusieurs médecins modernes consultés ont confessé leur incapacité à nous soigner. Dans les deux cas en même temps, nous avons fait contrôler par examen médical - et pour le second cas au scanner - notre mal et notre guérison.

Les matériaux utilisés sont recherchés dans des conditions spéciales, qui ne sont réunies quelquefois que durant une seule nuit de toutes celles que compte l'année. Les principes qui les rendent actifs sont alors au summum de leur efficacité.

Les chantiers à ouvrir ici sont immenses, et imposent aux Africains de les investir avec objectivité et rigueur certes, mais sans a-priori ni le sentiment de commettre un péché d'irrationalité. Nous ne sommes pas dans un en deçà du rationnel, et dans l'attente d'en arriver au point où en sont les Occidentaux : nous sommes dans une autre dimension du réel. Notre conviction profonde est que les découvertes et les surprises sont à venir !

Du reste, Amadou Hampaté Ba se désole de ce que « la connaissance sacrale de l'Univers dans tous ses niveaux visibles et invisibles... », ne soit pas menée de pair avec « une connaissance de type profane, extrêmement développée mais s'exerçant sur le seul niveau des phénomènes perceptibles ». Après avoir salué le caractère spectaculaire des résultats obtenus par la science qui force l'admiration – mais une admiration « superficielle » de son point de vue - il ajoute : « Mais quand les yeux ont fini de s'extasier et que l'esprit se met à réfléchir et à calculer les pertes par rapport aux gains, c'est alors que le sage tombe dans une tristesse déprimante ; il touche presque du doigt le malheur que l'homme peut trouver sur le chemin que la science lui a tracé comme étant celui de son bonheur. » (p. 68-69).

Chrétiens africains entre deux fidélités

L'Africain devenu chrétien – catholique en particulier - a deux références pour la création du monde : le mythe cosmogonique élaboré par sa propre culture et la vision du monde qui en découle - même s'il ne maîtrise pas toujours cette dernière - d'une part, la Bible, d'autre part. Il lui faut vivre deux fidélités⁴⁴, dont la première pose parfois des exigences draconiennes, lorsque la seconde est enserrée dans les limites édictées par le chef de l'Eglise.

Ainsi en va-t-il de cet homme, né dans une famille qui compte au sein de son ascendance un Aïeul réputé. L'autel érigé à celui-ci est régulièrement visité par de nombreuses personnes, qui viennent y prier Dieu par son intercession, et participer à des rituels divers, afin de faire face aux difficultés de la vie ou pour l'expression de leur reconnaissance.

L'homme est également né dans une famille catholique. Il est un adepte sincère du Christ, et même membre de la chorale des anciens du village, avec une assez bonne maîtrise de la liturgie de la messe en latin. Il a donné à son Eglise l'un de ses fils, devenu prêtre du Christ ; mais voilà que lui échoit la charge de l'autel de l'Aïeul, et l'exigence, également, de se consacrer résolument à cette charge.

⁴⁴ La question ne se pose pas uniquement pour les chrétiens. Voyons à ce propos ce qu'écrit Doudou Diène, Directeur de la Division des projets interculturels à l'Unesco, dans « Le Christianisme vu par des non chrétiens. La résistance à l'ordre établi », in *Actualité des religions*, n° 11, décembre 1999, p 40a (cité par Abbé Léon Diouf, op. cit.) : « J'ai été initié au christianisme et à ses valeurs, qu'on nous présentait comme des valeurs de civilisation. Et ce discours-là se doublait souvent d'un autre, qui tendait à relativiser nos croyances traditionnelles. En vain ! Au Sénégal, le christianisme – comme l'islam – est profondément imprégné de ce que les Occidentaux appellent animisme, c'est-à-dire un sens du sacré dans toutes les choses. Au Sénégal il y a 90% de musulmans, 8 % de chrétiens, 2 % de déclarés animistes et 100 % d'animistes réels. » Sans doute la proportion des animistes est-elle moindre, car il y a des adeptes résolus des religions révélées, qui ne souffrent aucune forme d'association de ces dernières aux croyances africaines, mais la réalité décrite demeure incontestable.

Il a dû vivre cette double fidélité - mais avec quel déchirement ? -, malgré sa certitude que dans les deux cas, il était au service du bien et du prochain⁴⁵.

Visitant l'Afrique en juillet 1969, le Pape Paul VI disait aux évêques africains à Kampala : « Votre Eglise doit être avant tout catholique. Autrement dit, elle doit être entièrement fondée sur le patrimoine identique, essentiel, constitutionnel de la même doctrine du Christ professée par la tradition authentique et autorisée de l'unique et véritable Eglise. »

Puis le pape explique : « L'expression, c'est-à-dire le langage, la façon de manifester l'unique foi, peut être multiple et par conséquent originale, conforme à la langue, au style, au tempérament, au génie, à la culture de qui professe cette unique foi. En ce sens vous pouvez, et vous devez avoir un christianisme africain. »

Et Meinrad P. Hegba de s'interroger : « L'Eglise universelle n'attend-elle de l'Afrique rien d'original dans le domaine de la théologie ? » (p.13).

C'est tout le débat qui a opposé dans les années 1970 au Sénégal, le recteur du Grand séminaire Libermann de Sébikotane et son archevêque : le Cardinal Hyacinthe Thiandoum. S'inscrivant dans la ligne du Concile Vatican II, et plus particulièrement du concept de l'inculturation, le premier engageait une réflexion fondamentale à travers des « **Journées de recherches de théologie africaine** », lorsque son supérieur le rappelle à l'ordre, en lui demandant d'organiser des « **Journées de recherches africaines de théologie** ».

La nuance est de taille : si la première formulation postule l'existence d'une théologie africaine à découvrir ou à élaborer, la seconde invite à une réflexion des Africains sur une unique théologie dont Meinrad (1976) a montré qu'elle est largement inspirée de la culture occidentale⁴⁶. Ce fut-là un coup d'arrêt de la recherche théologique, qui cantonna l'inculturation à une partie de la liturgie⁴⁷.

Or, il faut une théologie africaine, capable de traduire le message évangélique et de le rendre intelligible aux Africains, à travers leurs constructions du monde. Si la trajectoire du peuple d'Israël est lisible à travers l'Ancien Testament de la bible, le Nouveau Testament, construit autour de l'enseignement du Christ, est d'essence universelle et en conséquence moins marqué par l'historicité de ce peuple. Son message d'amour, actualisé par son extension au « prochain » - « Tu aimeras ton Dieu de toute ton âme de toute ta force, de tout ton esprit et tu aimeras ton prochain comme toi-même » -, peut être « inculturé » à travers toute construction du monde.

⁴⁵ Toute démarche de prière et d'offrande effectuée à l'autel de l'Aïeul consiste à demander le bien pour soi-même ou pour autrui, directement ou par la neutralisation de maléfices - autrement dit d'énergies négatives - dont on est l'objet. Jamais il ne peut être question, ici, de viser le mal pour autrui. Par ailleurs, l'Aïeul se définit lui-même comme étant catholique de confession, et pendant la période du carême il suspend, sauf exception due à des cas de force majeure, l'exécution de toute action à son autel, pour se consacrer au jeûne et à la prière. Il affirme que Dieu seul est la source de ses dons exceptionnels, et qu'il est un simple intercesseur. Mais il souligne la diversité des voies et des formes de la prière pour s'adresser à Dieu et le fait que Dieu agit également par le biais du prochain. L'Aïeul se manifeste aux siens et leur parle directement. Lorsque ce catholique affecté à son autel mourut, il y a de cela juste quelques années, la messe dite pour ses funérailles a été concélébrée par une quarantaine de prêtres environ, sous la direction de l'évêque du diocèse.

⁴⁶ L'auteur (1976 : 13) rapporte ce fait cocasse, qui s'est passé à Rome un dimanche d'octobre, alors qu'il étudiait la théologie dans cette ville. Devant le cardinal Fumasoni Biondi, préfet de la Propagande, un étudiant camerounais déclare ne pas être concerné par les canons du premier concile du Vatican, semant la consternation autour de lui. Il s'explique sur l'injonction de son supérieur, sourire aux lèvres : « Le sacro-saint concile dit textuellement : Si quelqu'un ne rougit pas de dire, qu'en dehors de la matière il n'y a rien, qu'il soit anathème ! Moi, je ne rougis jamais ! » Et Meinrad de conclure : « Simple détail, direz vous, mais qui montre combien la culture occidentale modèle l'expression de la foi définie et proposée à tous les peuples de la terre. »

⁴⁷ Il s'agit principalement des chants et de la musique d'accompagnement, avec des mélodies et des rythmes locaux, sur la base de textes repris ou inspirés de la bible et des psaumes.

La référence fondamentale reste le Christ lui-même, sa vie exemplaire et ses enseignements. Tout peuple qui adhère au Christ a le droit, sinon le devoir de déterminer comment ce message lui parle, par une réflexion et une élaboration théologiques. C'est ce que Paul de Tarse – le futur Saint Paul - a tenté aux côtés des apôtres qui ont partagé directement la vie du Christ sur les routes d'Israël, de la Galilée à la Judée, et pendant trois ans. Fort de la légitimité de ce compagnonnage et de cette proximité, ils voulurent imposer la circoncision - une tradition de la religion juive - à tout nouvel adepte du Christ, ce que Paul refusa avec véhémence, et qui le marginalisa. Pourtant, lui, le persécuteur des premiers chrétiens, l'un des instigateurs de la lapidation du disciple Etienne en particulier, sera en définitive l'une des grandes références de la théologie chrétienne.

Développer une réflexion théologique autour de la conception de la personne humaine dans les cultures africaines, de sa capacité à se réincarner – tout en entier ou par une partie d'elle-même ? - rapportées au jugement dernier et à la rétribution du croyant au regard de la conformité de sa vie avec les enseignements du Christ, c'est entre autres, quelques-uns des chantiers de cette réflexion.

Un autre chantier serait centré sur la construction de notre vision du monde, fondée sur l'insertion de l'homme dans l'univers, sa communication, ses interactions et interrelations cosmiques avec lui, plutôt que sur les victoires remportées sur la création et fondées sur ce commandement divin : « Croissez, remplissez la terre et soumettez-la ». C'est l'orientation que Hegba perçoit dans la réflexion théologique de Vincent Mulago, en quoi il voit une « direction prometteuse qui pourrait bien se révéler très féconde, pourvu qu'elle ne soit point solitaire mais concertée. »

Il y a bien d'autres chantiers à investir, notamment l'éthique et le morale dans la religion africaine, les formes et les contenus de la prière et des offrandes, et les objectifs qu'ils visent, etc.

En guise de conclusion

C'est un réel défi que d'arriver à concilier la volonté de puissance dominatrice, inscrite dans toute vocation universaliste, et le respect des plus faibles que soi, ainsi que de la diversité.

En effet, c'est le lieu de rappeler que le Christ s'est toujours rangé du côté des petits et des faibles : « Je ne suis pas venu pour les bien portants mais pour les malades » a-t-il dit ! Il a toujours refusé de condamner : « Je ne suis pas venu pour condamner le monde » ; il est venu donner l'amour : « Il n'y a pas plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ».

L'Eglise du Christ illustre cette ligne à travers des actions multiples, fondées sur l'amour, dans des pays où elle n'attend pas de conversions, si ce n'est celles des cœurs, et au nom du Prince de l'amour et de la paix.

Elle rejoindrait ici les religions africaines qui, pour n'avoir pas nourri des desseins universalistes, n'ont jamais nié la liberté d'autrui à construire sa foi et qui, de ce fait, n'ont pas été des ferments de guerre, mais de la paix. Dans cette ligne, le dialogue entre religions africaines et christianisme sera un ferment de paix, et leurs adeptes vivront également, non plus cet écartèlement angoissant entre deux pôles qui s'excluent, mais leur jonction enrichissante.

Bibliographie

- BA Amadou Hampaté : Kaydara, Dakar, NEA, 1978, 112 p.
- BA Hampaté Amadou : Présentation des religions africaines traditionnelles : in (Colloque de Cotonou 16-22 août 1970, organisé par la Société Africaine de culture), Paris, Présence Africaine, 1972, 429 p.
- BASTIDE, Roger : Le principe d'individuation (contribution à une philosophie africaine) : Colloques Internationaux du CNRS n° 544 – La notion de personne en Afrique Noire : pp 33-43
- BECKER, Charles et FAYE, Waly Coly : La nomination sereer : communication aux Journées culturelles Sereer, Fatick, 10-12 mai 1991, 19 p.
- CRETOIS Rp Léonce : Dictionnaire sereer-français, différents dialectes, Dakar, CLAD, 1975, 6 Vol.
- DECAUX Alain : L'avorton de Dieu, une vie de Saint Paul ; Paris, Perrin (Tempus), 335 p.
- DIOUF Abbé Léon : Eglise locale et crise africaine, Paris Karthala, 2000.
- DIOUF Babacar Sédikh : Le fonds spirituel de l'unité seereer – Thiès, journées culturelles sérères 30-mars 1^{er} avril 2001, 16 p.
- Fadiouth : l'île aux coquillages – centenaire de l'église Saint-François Xavier de Fadiouth (1881-1981), Décembre 1981, 87 p.
- FAYE, Amade : Le thème de la mort dans la littérature seereer, Essai ; Dakar, NEAS, Paris, Agence de la Francophonie, 1997, 312 p.
- GRAVRAND, Henry : Les religions africaines traditionnelles comme source de civilisation spirituelle ; in (Colloque de Cotonou, 16-22 août 1970).
- GRAVRAND, Henry : La civilisation sereer cosaan Les origines, Dakar, NEA, 363 p.
- GRAVRAND, Henry : La civilisation sereer pangool. Le génie religieux sereer ; Dakar, NEA, 478 p.
- GRIAULE, Marcel : Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotèmmeli, Paris, Fayard, 1966, 215 p.
- HEBGA, Meinrad P. : Emancipation d'églises sous tutelle Essai sur l'ère post-missionnaire ; Paris, Présence africaine, 1976, 175 p.
- KANE, Abdoulaye : L'espace-temps dans les représentations africaines précoloniales : clauses de fiabilité du « Modèle communautaire » : In Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Dakar, 198, n° 8, pp 51-69.
- KESTELOOT, Lilyan : introduction aux religions d'Afrique noire, Dakar, IFAN NEAS, 2007, 90 p.
- KESTELOOT, Lilyan : Guérisseurs et malades, sorciers et victimes, occultisme et religion ; Dakar, IFAN, Tiré à part d'un article publié dans la revue Ethiopiques, 2^{ème} et 3^{èmes} trimestre, 1984, pp 81 – 91.
- Ki-Zerbo, Joseph : A quand l'Afrique ? Entretien avec René Holenstein ; Paris, Editions de l'Aube, 2003 ; 200 p.
- La Sainte Bible, Traduite en français sous la direction de l'Ecole biblique de Jérusalem, Paris les éditions du cerf, 1961, 1670 p.
- Les religions africaines comme source de valeurs de civilisation (Colloque de Cotonou 16-22 août 1970, organisé par la Société Africaine de culture), Paris, Présence Africaine, 429 p. 1972.

- LALANDE, André : Vocabulaire technique et critique de la philosophie ; Paris, PUF, 1968. 1323 p.
- MAQUET, Jacques : Africanité traditionnelle et moderne, Paris, Présence africaine, 1967, 180 p.
- MARTIN, Victor, BECKER, Charles : Lieux de culte et emplacements célèbres dans les pays sereer (Sénégal), In *Bulletin de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire*, Tome 41, Série B, n° 1, janvier 1979, p. 133-189.
- MEDEIROS, François de : L'Occident et l'Afrique (XIII^e-XV^e siècle). Images et représentations ; Paris, Karthala et Centre de Recherches Africaines, 1985, 305 p.
- MESSADIE, Gérald : L'homme qui devint Dieu ; Paris, Robert Laffont, 1988, 612 p.
- NDIAYE A. Raphaël : Foi chrétienne et culture sérère : de l'exclusion à l'inculturation – Conférence publique prononcée à Fadiouth à la demande des grands séminaristes de Sébikotane, 37 p.
- NDIAYE, A. Raphaël : La place de la femme dans les rites au Sénégal, Dakar NEA, 1986, 146 p.
- NDIAYE, A. Raphaël : La notion de parole chez les Sereer ; thèse de doctorat de 3^{ème} cycle en linguistique, option ethnolinguistique sous la dir. de Geneviève Calame-Griaule, Paris III Sorbonne 1981, 537 p. multigr.
- OBENGA, Théophile : La philosophie africaine de la période pharaonique 2780-330 avant notre ère, Paris, L'Harmattan, 568 p.
- Rencontres : Des prêtres africains s'interrogent, préface de Mgr Lefebvre, ouvrage publié sous la direction de Présence africaine ; Paris, les éditions du cerf 1956, 282 p.
- SENGHOR, Léopold, Sédar : Ce que je crois, Paris Grasset, 1988, 237 p.
- SENGHOR, Léopold Sédar ; Liberté 1 Négritude et humanisme ; Paris, Le Seuil, 1964, 446 p.
- TERA Sory Ibrahima Initiation à la géomancie. 147 p. + annexes ; multigr.
- ZAHAN, Dominique : Sociétés d'initiation bambara. Le Ndomo le Koré ; Paris, Moton & co, 1960 ; 439 p.
- ZAHAN, Dominique : Religion spiritualité et pensée africaines, Paris, Payot, 1970, 247 p.